

## ***Surprise tardive ou le mystère des deux pivoines***

*Pour Judith*

Ô vous qui n'êtes plus mais qui êtes mes amours dans le musée de moi-même  
Certaines recouvertes d'un voile, d'autres de pénombre, une ou deux dans un rayon de lumière  
C'est un musée fantôme, il ne prend corps que par les moments de tristesse, parfois  
Alors, la dernière, dans une aura propice, me fait face, je sens son souffle comme si elle était  
d'os et de chair

Il est dans sa sixième décennie. Il écrit depuis l'âge de douze ans. Il est attentif aux gens, à leurs histoires. Avec le temps il les devine en peu de temps ; une grande partie de ce qu'ils sont est écrite sur leur visage, sur leurs habits, sur leur posture. Il a vécu neuf amours majeurs et deux mariages. Les histoires de ces femmes il les a connues au mieux. Il en est convaincu.

Neuf amours majeurs – il vient de le compter pour la première fois –, autant de joies et de souffrances. Les mêmes joies, les mêmes souffrances. A l'identique de celles de son enfance. Hmm.

Il connaît d'autant plus leurs histoires qu'elles surgissent de lui-même, qu'il a été le tamis qui a égrainé ces femmes. Ces femmes à la mesure de ce qu'il cherche et qu'il trouve puis qu'il perd parce qu'il n'est plus ce qu'elles cherchent, parce qu'elles ne sont pas celle qu'il cherche.

Il a appris leurs logiques, il a compris leurs désamours, il a appris neuf fois leurs capacités variées d'aimer ou de l'aimer, ainsi que sa capacité immuable de souffrance. Puis, après tout, peut-être, il n'en a rien appris. Maintenant qu'il y pense, il sait peu ou rien de leurs souffrances. Ont-elles souffert du tout, se sont-elles libérées de lui avec l'aisance de l'oiseau qui s'échappe enfin par la porte ouverte de leur cage ?

Neufs amours qui ont jalonné sa vie et d'autres fugaces bien que mémorables même s'il en oublie quelques-unes, neuf repères sur la carte de sa vie, autant de pierres d'achoppement entrelacées avec autant d'intervalles de solitude tels les lits asséchés de neuf fleuves, mais aussi de nombreuses rivières et ruisseaux lesquels, bien que tracés successivement, impriment dans son esprit un entrelacs de joies, de douleurs et de vides. Son premier grand amour les englobe tous parce que lui il est le même qu'alors, parce que depuis ses choix ont été les mêmes, ceux de l'impossible. Aussi, à proprement parler, il n'a pas eu de surprises. Chacun de ses grands amours a évolué comme il aurait dû, comme tout esprit raisonné l'aurait prédit. Il l'a toujours su et malgré l'évidence il n'a pas eu le courage de ne pas y croire. Voici que dans sa sixième décennie il a été pourtant surpris.

C'est un début juillet caniculaire, six mois après sa neuvième séparation majeure dont il n'a toujours pas récupéré. Avec le temps qui passe le vide de la femme disparue, le trait profond que son torrent a laissé, devient de plus en plus et plus que jamais celui de la femme éternelle. La solitude suffocante qui infiltre comme jamais ses poumons, tous ses pores, est en train de l'emporter inexorablement vers les confins de sa maîtrise de soi. Il se sent en train de se désintégrer.

Par centaines les jambes lisses et fusiformes des femmes troublent son esprit – l'esprit plus que toute autre chose – brouille sa vue posée sans relâche sur leurs talons fermes et délicats, sur leurs chevilles fines préfigurant la galbe luxuriante des mollets, alors qu'une pellicule fine et frémissante de sueur mentale obscurcit soudainement sa raison. Le besoin primordial de pouvoir les toucher, d'être touché en retour, d'aimer un de ces corps et une de ces âmes et d'être aimé, ce besoin primordial exhale une vapeur malsaine et son esprit qu'elle vente implose dans la confusion.

C'est le cœur de l'été, ce sont les grandes chaleurs. Elle porte une robe légère noire longue jusqu'aux chevilles. Dans des sandales plates son pied est un tantinet plus large que noblesse oblige. Elle est très jeune, mince, ses yeux sont verts en amande, ses lèvres sont roses et pulpeuses, ses cheveux blond-cendré lui tombent sur les épaules mais sont coupés devant droit et court au-dessus des sourcils. Ils découvrent parfois ses oreilles dont une porte un anneau implanté dans son lobe. Il n'arrive pas à se rappeler la forme de son nez, mais à vrai dire l'ensemble de ses traits ont pris depuis des formes imaginaires aussi peu marquées que celles des rêves. Les ongles de ses deux petits doigts sont vernis en noir.

Depuis presque deux mois maintenant il la croise tous les matins, solitaire devant l'ordinateur ou lisant un livre ou un article dans la pénombre de la grande salle de réunion, vide à ces heures, qu'il traverse pour atteindre son bureau. Au bout d'une semaine il la salue en passant, elle lui retourne le bonjour. Ils finissent par se rencontrer sur le palier du nouvel escalier de secours d'où l'on voit tout le nord et l'est de la ville. Elle y fume trois cigarettes à la suite, lui un cigare accompagné d'un expresso. C'est la pause de midi. Il l'interroge sur son stage, sur d'où elle vient, sur où elle va. Il apprend qu'elle dessine, qu'elle écoute beaucoup de musique et en particulier de la musique classique. Il aimerait tant ne pas lui imposer du haut de ses six décades, de sa fonction de directeur, avec sa beauté fanée dont il ne reste que la spiritualité. Il fait chaud. Il est en short. Elle porte toujours une robe noire longue jusqu'aux chevilles. La deuxième fois qu'ils s'y retrouvent il remarque un trait fin et bleu qui monte depuis ses chevilles vers ses mollets. Il s'étonne qu'elle porte des bas (de surcroît à rayure) par ce temps. Ce sont de belles chevilles elles aussi un brin plus épaisses que noblesse oblige.

Ils parlent science et psychanalyse. Ils s'y retrouvent à nouveau quelques jours plus tard. La troisième fois il lui demande son mail pour lui envoyer l'adresse d'un article qui élabore sur ce dont ils avaient

parlé. Plusieurs jours passent sans qu'elle la lui envoie. Un des matins, en traversant la salle de réunion toujours plongée dans la pénombre où il la retrouve à son poste habituel, il lui dit ne pas avoir reçu son mail. Pourtant elle le lui a envoyé, elle le lui enverra à nouveau. Il le reçoit quelques heures plus tard et lui envoie l'adresse promise. Puis ils se rencontrent à nouveau sur le palier de l'escalier de secours, reprennent le fil de leurs derniers échanges. En peu de temps leurs rencontres à temps nommé mais non pas décidées d'avance deviennent journalières, se ritualisent. Ils s'y retrouvent maintenant plusieurs fois par jour, deux ou trois cigarettes chaque fois pour elle, un cigare et un expresso pour lui.

Il approche l'âge de la retraite, elle commence à peine. Il est le directeur des lieux, elle juste une jeune stagiaire de passage. Dans leurs échanges elle essaye de lui tenir tête, défend maladroitement des opinions vacillantes qu'elle expose tout en les questionnant ou qu'elle abandonne avec une petite moue auto-dépréciative pour acquiescer aux siennes, celles du personnage important qu'il est à ses yeux verts en amande. Ce qu'il entend de sa pensée en l'écoutant, les quelques bribes de sa vie qu'elle lui apprend parce qu'il l'interroge – un père psychiatre, une mère infirmière désormais femme à la maison, Classique n'est-ce pas ? remarque-t-elle –, la vie qu'elle se prépare n'ont rien d'exaltant. Mais il l'interroge, bien qu'avec parcimonie, l'écoute parfois amusé, ne peut pas toujours empêcher son regard de laisser révéler un jugement qu'il s'interdit de même formuler. En mentionnant en passant son pays natal à lui il apprend qu'elle y a passé un court séjour quelques années auparavant pour s'occuper bénévolement d'un chenil pour chiens errants. Curieux en effet mais il ne relève pas.

Il l'interroge avec parcimonie parce qu'il se retient. Il se retient parce que, au fond, ça ne l'intéresse pas plus que ça mais surtout parce qu'elle est belle, parce qu'il est assoiffé, parce que le vide béant qu'il porte et qui l'emporte aspire le tout et le rien, parce que malgré l'évidence de l'impossible chaque question qu'il lui pose n'est que la manifestation de cette aspiration dont il essaye autant qu'il peut de couper le souffle violent. Saisit-elle ces signaux infraliminaires ? La soif le déborde, l'humilie presque. De même que le bédouin ne se laisse pas abuser par la nappe d'eau chimérique du désert, il s'interdit de croire une seule seconde que cette rencontre puisse être autre chose qu'un croisement aseptisé de chemins. Elle ne lui pose aucune question sur lui-même, il se garde bien de se dévoiler. Sa vie telle qu'il la ressent n'est qu'une suite d'amours mal aboutis qui n'ont pas de place dans leur histoire.

Les grandes chaleurs persistent. Leurs rencontres de midi et plus tard dans la journée sur le palier de l'escalier de secours deviennent les hauts lieux de ses journées infestées de crainte et de solitude. Il les attend avec impatience, les imagine le soir, s'y prépare à les vivre le matin. Sa motivation est

abjecte, il le sait et se méprise. Alors, quand enfin il la retrouve, il fait de son mieux pour ne pas la laisser disparaître. Pourtant, il n'y a pas de doute, il n'arrive pas à étouffer entièrement les bouffées de désir qui montent comme des marées depuis les schistes de sa solitude. Elle les ressent sûrement car peu à peu, il lui semble, le regard qu'elle pose sur lui acquiert une insaisissable double-entente. Ce n'est qu'au bout d'un mois qu'il l'interroge sur ses bas à rayure. Ce ne sont pas des bas, les raies qu'il voit à l'arrière de ses chevilles sont des tatouages, lui apprend-elle. Il note, s'étonne mais ne commente pas. Ils changent de sujet.

Environ deux semaines avant la fin de son stage et de son retour dans sa ville natale quelque part à l'est, convié par une vieille et bonne amie, il prévoit de se rendre à un vernissage. Il avait noté sans conviction l'« évènement » dans son agenda dégarni. C'était plutôt un devoir qu'il s'imposait censé remplir un tant soit peu sa solitude envahissante, le manque perpétuel qui le supplicie dès le réveil et jusque tard dans la nuit. En règle générale il y trouve les mêmes peintres de troisième zone, les mêmes laissés pour compte, les mêmes courtisans sans cour qui s'enthousiasment ou font semblant devant des toiles bâclées, maladroites, sans inspiration, qui se racontent les mêmes vieilles histoires sans intérêt. Il lui fallait pourtant sortir, faire semblant d'exister, échanger quelques mots, voir du monde quel qu'il fût. Ce matin-là, elle est comme d'habitude dans la grande salle de réunion plongée dans la pénombre. Il s'arrête en la traversant et, transgressant l'interdit qu'il s'impose depuis déjà presque deux mois, il lui propose de l'accompagner. Il ne se rappelle plus si ce fut après une brève hésitation ou d'emblée, mais elle accepte. Plus tard dans la journée il lui en fait un tableau sommaire s'excusant d'avance de la ringardise présumée des gens qu'ils y rencontreront et des œuvres qu'il présage d'y trouver. Elle n'y accorde pas d'importance. Ils se retrouvent en fin de journée et s'y acheminent vers le nord en traversant la rivière et une partie de la ville. Il fait toujours très chaud, il est en short, elle porte toujours sa robe noire jusqu'aux chevilles laissant voir les traits bleus qui filent vers l'arrière de ses mollets toujours dérobés à sa vue.

Il ne sait plus de quoi ils parlent mais il sait qu'ils évitent de se poser des questions indiscrètes, de s'immiscer dans l'intimité de l'autre, de dévoiler quoi que ce soit sur leurs amis, sur leur vie sentimentale. Comment pourrait-il lui parler de sa dernière et neuvième souffrance d'amour, des autres qui ont marqué les trente années ou plus qui les séparent sans qu'il plonge dans l'océan patent de leurs différences, sans qu'elle n'apprenne les quelques années qui le séparent de la retraite, sans qu'elle ne soit obligée d'en prendre ouvertement conscience et le fuir terrorisée, ou alors avec un sourire qui lui formulerait sa disgrâce. Comment oser s'épancher sur sa vie sans lui dévoiler ses multiples turbulences amoureuses, sans lui laisser entrevoir son désabusement d'homme à la soixantaine sans perspectives ? Tout ce qu'il peut lui offrir n'est qu'une sagesse discutabile dont ni elle ni personne de son âge n'a besoin parce que la sagesse ne se transmet pas,

parce que pour l'acquérir il faut autant de vécu que celui dont elle est le fruit et parce qu'il sera mort depuis longtemps quand elle l'aura acquise. Je crains, lui avait-il dit un jour, que je n'ai pas grand-chose à t'offrir. Mais si, bien sûr que oui, tu as plein de choses à m'apprendre. Tu es un combattant. Que non, lui avait-il répondu, avec un sourire amusé et amer à la fois. Il comprendra plus tard qu'elle lui cachait autant de choses sur sa vie à elle qu'il lui cachait sur la sienne et ceci non pas, comme lui, pour préserver la possibilité d'un futur impossible, mais pour préserver leur présent et les quelques jours de frémissements amoureux qui leur restaient à vivre avant son départ.

Contre toute attente, le vernissage est un succès. Il connaît tout le monde ou presque, la peintre qui expose, une femme encore belle à la cinquantaine passée, pleine de vie et toujours souriante, son époux obèse et silencieux mais attentif et de bonne humeur, la critique d'art immigrée d'un pays de l'est quelques trente ans auparavant avec sa gouaille et son accent épais, aussi volubile que d'habitude et son mari architecte qui parle de tout et de rien avec un sourire en coin, l'amie qui l'a invité et qu'il voit si rarement depuis des années, bronzée et en pleine forme, une grande rousse rigolote qu'il rencontre à presque tous les vernissages depuis des décades et qui a l'air d'avoir trente ans alors qu'elle leur montre des photos de son petit-fils qui vient de naître... Dans la chaleur étouffante tout le monde tchatte debout ou assis devant la minuscule galerie dans une petite ruelle, les tournées de bière se succèdent sans fin. Elle, de loin la plus jeune de ce groupe de quinquas et sexagénaires, passe du temps avec la critique d'art qui l'a mise de toute évidence à l'aise. Il les rejoint, passe furtivement et pour la première fois le bras autour de sa taille. Les bières aidant son exubérance croit bien qu'il l'intériorise mais il y baigne en se délectant et cela se voit sûrement car tout le monde lui sourit. La gaîté et le bien-être débordent. Il réalise rétrospectivement que ce soir-là fut le premier en six longs mois où le souvenir lancinant de son neuvième grand amour s'estompe jusqu'à disparaître, où l'impossible et l'interdit cessent de l'obséder.

Ils quittent le joyeux groupe vers huit heures du soir. Ils flânent sans objet dans la ville vibrant dans la chaleur, recroisent la rivière et font escale sur la terrasse d'un bistrot dans le quartier de ses premières années de fac, quelques quarante années auparavant alors qu'il avait deux ou trois ans de moins qu'elle n'a aujourd'hui. Ils continuent à boire. Est-ce durant cette flânerie qu'elle lui apprend un peu plus sur elle, lui en a-t-elle parlé avant, il ne sait plus. Il apprend qu'elle a une chienne, Lilith – à présent gardée par un bon ami –, sa compagne fidèle récupérée dans un chenil pour chiens errants qu'elle est impatiente de retrouver, qu'elle passe beaucoup de temps dans son mini-van Mercedes avec lequel elle sillonne solitaire la Forêt Noire aux confins de sa ville et le pays tout entier, qu'elle apprend l'art du tatouage et qu'elle se fait quelques sous en le pratiquant sur des amis. Il pense que ce fut ce soir-là qu'ils parlèrent vacances et qu'elle lui apprit qu'une fois de retour chez elle après avoir réglé quelques affaires elle les prendra début août, seule avec Lilith, sans but sur les chemins de

la Bretagne dans son mini-van Mercedes. Pourquoi la Bretagne ? Parce que c'est très loin de chez elle, lui répond-elle. Il n'aime pas la Bretagne, le lui confesse mais, au bout de quelque temps, supplicié par le doute, il ose lui demander sans y croire s'il pourra l'y accompagner. Elle semble partante et sans hésiter lui dit qu'elle lui fera signe avant de commencer son périple. Il n'en croit pas ses oreilles. L'espoir interdit monte comme une lame de fond, le submerge. Elle lui propose même de passer le prendre en chemin, mais il n'en demande pas tant, il la rejoindra par ses propres moyens. Peu à peu, le personnage sans envergure qu'il croyait avoir saisi lors de leurs discussions sur le palier de l'escalier de secours, s'épaissit, s'enveloppe d'une strate de mystère qu'il n'arrive pas à déchiffrer. L'intérêt qu'il lui porte et qu'elle semble lui porter de même que leur intimité augmentent en proportion et la griserie de l'alcool est supplantée par celle d'une ferveur amoureuse qu'il s'obstine à maîtriser avec de moins en moins de succès. Vers minuit ou plus tard il l'accompagne jusqu'à la bouche du métro – elle habite avec sa sœur qui la visite un appartement prêté par des amis aux confins de la ville – et il marche dans la nuit chaude, moitié ivre, moitié amoureux, heureux pour la première fois depuis si longtemps. Les rues sont vides, il hèle un taxi, rentre chez lui. Peut-être à cause de l'alcool, peut-être à cause de l'euphorie amoureuse qui le grise ou plutôt à cause des deux, à partir de ce soir-là ses souvenirs se brouillent.

Les grandes chaleurs durent. Il ne leur reste qu'une semaine avant son retour dans sa ville natale où elle a hâte de retrouver sa bien-aimée Lilith, son mini-van Mercedes, la Forêt Noire si proche, sa liberté, une liberté qu'il ne fait que pressentir sans la comprendre. Elle a été recrutée comme hôtesse pour un congrès qui se tient pendant cinq jours sur son lieu de travail à lui et ne pourra plus le rencontrer dans la chaleur étouffante du palier de l'escalier de secours où, la grande ville déployée à leurs pieds, ils ont entamé cette relation sans avenir. Ou alors, en a-t-elle ? Pendant les deux jours ou trois qui les séparent de leur première soirée qui a vu naître leur intimité, son courage et son espoir ont faibli. L'image nébuleuse de son dernier amour fait des apparitions impromptues qu'il balaye aussitôt pour laisser le champ libre à celle de la fille blonde aux yeux verts en amande. C'est avec la crainte d'un adolescent désemparé qu'il lui propose de dîner ensemble le dernier jour du congrès. Elle accepte aussitôt.

Le jour venu il ne fait qu'y penser. La voici sur le trottoir parmi les dizaines de congressistes qui y traînent par petits groupes avant de se disperser dans la ville et de par le monde. Il remarque d'abord sa longue robe noire, puis sa silhouette élancée, ses cheveux blond-cendré, et en l'approchant ses yeux verts en amande, ses lèvres pulpeuses, et il ressent le mystère qui l'enveloppe désormais et qu'il ne veut pas percer. Elle est avec sa sœur qu'elle lui présente – plus jeune, moins belle, plus conventionnelle, avec le regard buté des ignares sûrs d'eux-mêmes – après quoi ils font semblant de s'ignorer le temps de s'échapper de la foule de scientifiques dont il connaît quelques-

uns qu'il salue et qui le saluent. Ils se retrouvent au coin de la rue et reprennent les chemins de la ville cette fois-ci vers le sud. À nouveau ses souvenirs s'étiolent, il ne sait plus s'il a pris sa main ne serait-ce qu'une fois, si leur intimité gagnée quelques jours auparavant avec l'aide de l'alcool et de la joyeuse compagnie de la soirée du vernissage est encore là ou s'ils sont en train de la refonder par petites touches, par des sourires et des sous-entendus retenus.

C'est une terrasse sur le trottoir dans un coin tranquille bien que central de la ville, un lieu qu'il avait découvert il y a des décades. La cuisine est agréable, une petite brise du soir encore lumineuse balaye la chaleur écrasante de la journée. Il lui fait découvrir un Sancerre rouge et frais qu'elle apprécie beaucoup, ils sont bien, ils parlent de ceci et cela, toujours attentifs à ne pas empiéter sur les sédiments affectifs de l'autre... Pourtant, sans raison apparente, elle lui demande s'il a été marié. Il acquiesce et, sans encombre la conversation glisse aussitôt vers des sujets sans conséquence. Elle marque encore ses opinions de sa petite moue auto-dépréciative prête à se rallier aux siennes alors qu'il s'abstient toujours de les lui imposer quand, rarement, il les exprime, leur timidité dont les causes sont aussi différentes que leurs âges les retient encore mais se dissout peu à peu dans un nuage de connivence de plus en plus enivrant. Quand ils parlent musique classique – elle aime Schubert – il se rappelle d'un bistrot-restaurant où l'on joue du jazz, du classique et même des airs d'opéra. Il fait encore jour, ils reprennent les chemins de la ville le retrouver. Il a oublié l'air qui les accueille en y arrivant, mais il se souvient de la gaité qui y règne, du sourire de la jeune chanteuse plantureuse à la voix grave qui change bientôt de registre pour passer à des classiques de Piaf remplacée plus tard par un pianiste jazz. Les gens, la chanteuse, le monde entier pose sur eux – c'est ce qu'il ressent – des regards bienveillants, chaleureux, presque admiratifs. C'est comme s'ils formaient un beau couple ordinaire mais rayonnant. Leur différence d'âge lui semble disparaître et son cœur gonfle, gonfle sans qu'il n'ose encore y croire, sans qu'il prétende que cela puisse durer, sans qu'il pense qu'en peu de temps tout s'évaporerait. Il ne sait pas ce qu'elle ressent et ne se pose pas la question. Il lui suffit qu'elle y soit, qu'elle lui sourie, qu'entre eux passe le courant de la connivence. D'abord assis à l'intérieur à écouter la musique – ils essayent de deviner le compositeur, il propose Sarasate, c'est en fait Saint-Saëns, elle dit qu'il n'était pas loin –, ensuite debout dans la rue à fumer (elle fume au moins un paquet par jour) et à nouveau à l'intérieur où il fredonne à l'unisson avec la belle plantureuse, esquisse même quelques pas de danse. Ils commandent des téquilas, elle un shot, lui un double, puis encore un shot et encore un double et plusieurs autres jusqu'au cœur de la nuit. Quel est ce bonheur qui l'envahit, quelle est cette chaleur qui a chassé ses démons, qui a dissipé d'un coup la froidure de son vide sépulcral ? Il ne trouve plus rien d'abject à ses motifs, à la raison d'être de leur couple incongru.

Il est temps. Ils se lèvent, sortent, le bonheur est fini. Ils prennent le chemin du métro. Tu ne m'invites pas chez toi, demande-t-elle. Mais ta sœur, elle ne t'attend pas, ne va-t-elle pas s'inquiéter ? Elle ne l'attend pas, elle ne s'inquiétera pas. Libre elle est comme l'oiseau du ciel. Il est tétanisé, des pensées turbulentes n'ont pas le temps de prendre corps, encore moins de faire sens, il les efface, les bannit, il ne pense plus, il se trouve soudain sans repères dans un no man's land. Bien sûr qu'il l'invite chez lui. Ils prennent un taxi et, il se rappelle, il prend sa main et il la garde.

Chez lui il n'allume qu'une petite lumière. Dans la semi-obscurité, elle assise sur le canapé du séjour, lui y déambulant, ils boivent du whisky. Combien, il ne s'en souvient plus. Tout ce qui suit et recouvert par la chape de l'alcool et de l'oubli. Il ne sait plus ce qu'ils se disent, ce qu'il pense, mais il imagine l'angoisse qui devait l'êtreindre en vue de ce qui suivra. Il se souvient pourtant que vers 3-4 heures du matin ils se retrouvent au lit. Il n'a aucun souvenir de comment ils y sont arrivés ni de la façon dont elle laisse choir sa longue robe noire ni de son corps nu. Il se souvient pourtant qu'il essaye sans succès de lui faire l'amour, qu'elle tente de le revigorer avec une fellation qui n'aboutit à rien, qu'elle se glisse finalement entre les draps à sa gauche, qu'elle apprécie la fraîcheur propre de cette moitié du lit vierge depuis plus de six mois maintenant. Puis il sombre dans le sommeil.

Le matin il se réveille en premier. Elle dort en lui tournant le dos, recouverte jusqu'aux aisselles. Il contemple longuement ses épaules rondes et pâles qui remontent en V depuis la minceur noble de sa nuque laissée à découvert par ses longs cheveux bond-cendré ployant sur un côté. Sa virilité encore hésitante se réveille peu à peu, il l'approche, l'étreint par derrière, la pénètre, elle encourage sa démarche trop timide, accompagne en douceur ses mouvements qu'il précipite de plus en plus par peur de ne pas y arriver, et qui aboutissent par malheur trop vite à un climax douloureux qu'elle ne partage pas. Il en est désolé mais elle le reconforte, l'apaise. Pour la première fois il découvre ses petits seins d'adolescente et, quand debout elle s'apprête à s'habiller, sa silhouette nue dont il ne retient que le rebond sublime des fesses en dessous des quelles sont tatouées les corolles de deux grandes fleurs rouge foncé au bout des deux traits bleus tracées sur l'arrière de ses jambes. Il n'en avait vu jusqu'alors que la partie laissée visible par sa longue robe noire. Ce sont des pivoines, lui apprend-elle.

Qu'est-ce que cela veut dire, qui est cette fille aux pivoines qui s'est donnée à lui sans la moindre réticence en faisant d'un coup fi d'une timidité à fleur de peau, qui dédaigne sans états d'âme la faille infranchissable qui les sépare ? Il lève les sourcils étonné mais espère ne pas lui laisser voir la confusion qui le gagne. Il lui demande encore des excuses pour sa piètre performance. Mais non, dit-elle, ça m'a fait plaisir, ou alors j'ai été très contente, il ne s'en souvient plus. Elle ne veut pas petit-déjeuner, elle doit rejoindre sa sœur qui l'attend probablement inquiète désormais. Elles ont prévu



de visiter la ville dans la journée, puis aller à un concert le soir. Elle lui fera signe, peut-être passera-t-elle après le concert. Sinon ils s'écriront, ose-t-il. Elles partent le lendemain en voiture vers leur ville aux confins du pays mais elle l'avertira début août pour qu'il la rejoigne, ou alors pour qu'elle passe le chercher sur son chemin vers la Bretagne. Aussi il ne la reverra plus d'ici là. Je n'aime pas trop écrire, lui dit-elle, surtout pas de mails ou d'échanges texto. Elle préfère les lettres manuscrites mais elle n'a pas d'adresse fixe, elle sera en mouvance avec Lilith dans son mini-van Mercedes par ci par là, chez des amis peut-être et ne sera que rarement chez ses parents. Elle pourrait y récupérer ses lettres, mais elle ne lui donne pas l'adresse et il ne la lui demande pas. Je ne peux pas dire que je n'aime pas ton corps, lui dit-elle en s'en allant. Ils s'embrassent, elle est partie.

11 juillet, samedi, grande chaleur. Il a la gueule de bois, son esprit est vacant et fiévreux à la fois. Il ne sait pas ce qui l'inquiète mais en même temps il ressent au fond de lui-même le doute, l'impossible, la crainte, l'incompréhension de ce qui vient de se passer. Il déambule ahuri dans son appartement, puis il descend faire ses courses, reprend son rituel hebdomadaire, journal, café, cigare. Il poursuit sa journée toujours dans les vapes de l'alcool. Tout son corps crie fatigue, ses muscles sont douloureux, son pénis est écorché, sa pensée est trouble, ne s'accroche à rien. La journée passe sans qu'il s'en aperçoive, elle ne l'appelle pas. Il s'écroule de bonne heure et sombre dans un sommeil profond. Il se réveille au milieu de la nuit pour pisser. En chemin dans le noir, sans raison, il tombe comme une masse, se fait très mal au coude et à la hanche. Ça ne lui est jamais arrivé. Il regagne le lit et replonge dans le sommeil. En sortant le matin suivant, le corps toujours endolori, il trouve sur le pallier une grande enveloppe jaune avec son nom calligraphié en grandes majuscules avec une perfection exquise. Dedans, un bloc de dessin vierge sauf pour la première page où figure la tête toute noire d'un chimpanzé dessinée au fusain, illuminée seulement par le reflet blanc de deux yeux tristes. Le singe le regarde droit dans les yeux. Il y trouve aussi un CD de Schubert (*Streichquartette 10, 12, 14 « Der Tod und das Mädchen » & 15* par le quartet Alban Berg). L'étonnement le fige, son cœur s'emballe, l'espoir le regagne. Il place le bloc de dessin debout bien en vue sur le bureau du séjour. Le chimpanzé et lui se regardent les yeux dans les yeux chaque fois qu'il y passe.

### ***Echanges texto 12/07***

*Je viens seulement d'ouvrir la porte. J'aurais tant aimé que tu me réveilles. Le singe est authentique. Schubert ce sera ce soir. Toi, si tu me le permets, ce sera dans ta ville... le week-end prochain ?*

\*

*Es-tu libre pour un café avant mon départ ?*

\*

*Oui, où ?*

\*

*Où tu veux, je pensais prendre la bagnole, je peux te rejoindre dans ton quartier.*

\*

*Viens dès que tu peux.*

Il l'attend dans sa rue. Tu piques, lui dit-elle en l'embrassant – il ne se rase pas les dimanches. Ils vont dans un de ses bistrot habituels, boivent des expressos. Elle était passée chez lui à quatre heures du matin. Mais pourquoi tu n'as pas frappé à la porte ? Elle avait frappé mais il n'avait pas entendu. Merde alors, il fallait frapper plus fort.

Le concert avait été comme ci comme ça. Ils n'ont pas grand-chose d'autre à se dire. « Je pourrais passer te voir à l'improviste ? » lui demande-t-elle. « Quand tu veux, je suis là » lui répond-il. La sœur l'appelle. Elle lui donne rendez-vous devant la bouche du métro. La voici avec son visage trop rond, avec son regard voilé qui laisse entrevoir un esprit borné enclin à l'obstination. Ils font tous les trois quelques pas jusqu'à leur petite Peugeot qu'elle avait garée dans sa rue. La voiture est remplie à ras-bord de toute sorte d'affaires. Un grand clavier électronique empiète sur l'espace entre les deux sièges avant. Ils se disent au revoir. Elle se met derrière le volant. Au revoir. Il attend déjà le mois d'août. Il y rêve déjà. Il trépide en y pensant. C'est le 12 juillet, il fait toujours chaud mais le ciel est voilé. Le temps sera long.

***Echanges texto 12/07***

*Tu as raison, comme tu me l'avais dit, tu es là.*

\*

*Comment fais-tu pour écrire pendant que tu conduis ?*

\*

*Pas besoin de regarder les touches...*

\*

*Mais même !!! Et puis tu dois lire aussi. Fais signe quand tu seras arrivée.*

\*

*D'accord. [Quelques heures plus tard.] Entière avec Lilith.*

\*

*Super good. D'un bon pied. Toutes voiles.*

### **Mail 12/07**

*Je comprends ta discrétion, je m'incline devant ton courage (d'être venue en pleine nuit), mais je regrette de ne pas avoir été réveillé pour apprécier corps à corps ton passage.*

*Des vents contraires agitent mon esprit, je balaye d'un revers de manque de bon sens toutes les raisons qui nous vouent à l'impossible. J'ai depuis longtemps récupéré de nos alcools et de nos heures de la nuit, mais je suis encore ivre d'effroi, d'espoir, de désir, de retenue, de l'océan qui nous sépare.*

*Bringuebalant dans ce maelstrom de sentiments qui guerroient, celui de nous vouloir côte à côte m'aveugle. Qu'apprendrais-je des combats perdus d'avance que je ne sais déjà ? En attendant, j'aimerais tant t'embrasser à XX si tu veux de moi.*

### **Echanges texto 13/07**

*Ne peux accéder à mes mails que demain, hâte de t'écrire, ne cesse de penser à toi.*

\*

*Je t'écoute même quand tu ne parles.*

**Echanges texto 14/07 (5h50)**

*Moi aussi je bringuebale. J'essaye de trouver une solution impertinente.*

\*

*Impertinente mais à 5h du matin. [Plus tard.] T'ai envoyé quelques mots par mail. La fête, Lilith, amis ?*

**Mail 14/07**

*« C'est vrai, ma tête est folle!  
Mais le bonheur est passager,  
Et le ciel l'a fait si léger  
Qu'on a toujours peur qu'il s'envole ! »*

*Manon, Acte 2 – Massenet*

*Je le lisais sur une affiche dans le métro en revenant d'un spectacle gratuit de danse (« Violin phase », dansé par Teresa De Keersmaecker sur Einstein on the beach de Steve Reich) dans l'église Saint Eustache après avoir fait une queue de plus d'une heure.*

*Puis j'ai marché un bon bout en pensant à toi.*

Ce n'était pas *Einstein on the beach* (de Philippe Glass) mais *Violin Phase*. Il voudrait corriger – des fois qu'elle cherche le morceau sur le Web – mais se dit qu'il le fera quand ils se retrouveront. Le lendemain elle lui envoie par mail trois morceaux de musique (*That moment when*, *Prospectors arrive* et *Black trombone*) ainsi qu'une capture d'écran (il ne comprend pas pourquoi) avec deux textes sur le fond du *El perro* de Goya dont les textes ne laissent voir qu'un patch avec la tête du chiot reconnaissable entre toutes.

**Mail 15/07**

*Retour sous un ciel gris souris, au volant de la turbo, premières rêveries. Je me résous à t'écrire, après de multiples essais qui ne m'ont jamais satisfaite, aucune forme d'écriture, d'adjectifs, de syntaxes ne m'ont convaincu pour exprimer tout ce que j'aimerais exprimer, alors finalement je me lance dans la simplicité détachée des mots, je préfère cela au silence. Le médium est le message, et heureusement pour moi qu'il y a le dessin et la musique. Lascive musique, me fait pénétrer dans un songe idiopathique qui ne m'a pas quitté depuis mon départ. Je me laisse perdre, j'imagine, je m'égare. Depuis, quelques aventures distrayantes ; peinture sur un toit au crépuscule, balade en forêt noire avec mon amie soprano, la vie de nuit, et l'aube, et mon intègre et intrigante Lilith. Peu de sommeil, trop de pensées, me refuse à la saignée rédemptrice. Lascive musique peut-être mais je n'ai toujours pas trouvé de solution pertinente. Je pars demain pour la montagne.*

*« Une inquiétude perpétuelle hante mon esprit, pareille à celle qu'un lionceau à demi dompté pourrait ressentir. » (Dr Moreau Island, Wells).*

*Quelques instants après notre déliage m'ont suffi pour déclencher une fuite anticipée vers les vapeurs de l'alcool mêlée avec une certaine excitation, comme celle de retrouver Lilith et d'avoir passé [?] et surtout l'envie de partager un temps particulier avec toi. Et toi. Je me suis réfugiée dans la musique, elle a maintenant encore une autre couleur. Elle m'inspire, sensitif tropisme, cachotière suave. Je veux te faire écouter des morceaux de musiques qui m'expriment.*

*[suit l'adresse d'un site internet pour « Waltz » de Kazuki Tomokawa]*

*« ne me crois pas sourde si je prends l'air d'être muette »*

*Beaucoup trop de pensées, d'aventures depuis mon départ, chacune agrémentée de ta présence, impressionnée par tes écrits j'aurais voulu être à la hauteur de mes ressentiments [?], j'ai essayé de t'écrire sous plusieurs formes mais je n'y arrive pas. Il ne me reste qu'une cigarette.*

Il trouve les textes beaux. Ils sont tels qu'il les espérait. Ils sont même intéressants mais il n'en saisit pas toujours le sens. Les a-t-elle travaillés ? Tente-t-elle de ne pas le décevoir ? S'est-elle trompée en écrivant « ressentiments » ? Quelles sont les aventures dont elle parle sans les préciser, que vient faire le « lionceau à demi dompté » du Dr Moreau, y a-t-il des sens cachés entre les lignes ? Il décide de ne pas creuser. Il est content, il est heureux, elle n'est pas partie pour de bon, elle lui reviendra.

**Mail 15/07**

***Pour un retour de forêt***

*Chaud. Demain encore plus. Je travaille à moins que mi-régime. Mon temps (je pense le tien aussi) s'écoule comme si de rien était. Nous faisons les mêmes choses qu'on aurait faites.*

*Cela, toutefois, glisse sur un lit d'impondérable comme un train en sustentation magnétique. C'est ce lit qui fait la différence. Il fait aussi notre différence. Nous y glissons tous les deux mais sur des lits différents. Tant que l'on glisse côte à côte, la différence devient elle-même impondérable.*

*Le « côte-à-côte » dans l'immédiat nous pose quelque problème vu qu'on l'a été si peu. La mémoire à long terme préserve les choses dans un flou proche du mirage. Que nous nous fûmes rencontrés a tenu du mirage. Que l'on pense se rencontrer encore, tient du mirage. Que suspendus à, quoi, une douzaine d'heures de côte-à-côte, nous ne tombions pas dans la vallée de l'oubli, tient du mirage.*

*Ce qu'il y a de commun entre la « Fantaisie à quatre mains » et « That moment when » c'est une forte brise de tristesse. Est-ce un message ?*

*Ce que je n'ai pas compris est pourquoi tu m'envoies une copie d'écran. Est-ce pour que l'esprit de Goya parfume les textes ? Ou alors c'est un clin d'œil de Lilith ?*

***Echanges texto 15/07***

*Une pensée.*

\*

*Je viens de t'envoyer un mail. Dans la montagne ?*

\*

*Oui. Au bord d'un lac, sans ordinateur évidemment.*

\*

*Ta voix, est-ce que je m'en souviens ?*

### ***Echanges texto 16/07 (8h30)***

*Good morning sur la berge. [Plus tard.] Même si mes mails ne t'arrivent je pense à toi dans la montagne.*

\*

*Ai apprécié marcher dès l'aube à tes côtés, même si le seul moment où tu me sois apparu physiquement fut lors de mon sommeil paradoxal à l'ombre de la continuité d'un arbre majestueux.*

Ce soir son ami depuis une quarantaine d'années le visite. Lui il lui cache bien l'euphorie sur laquelle il navigue comme un surfeur novice désireux de s'améliorer, enthousiaste et confiant dans la bonne tournure des vagues et de sa bonne fortune. Il hésite à le mettre au courant de sa nouvelle bonne étoile mais au bout d'un moment ne tient plus et lui demande : « Ne vois-tu rien de nouveau dans cette pièce ? » Comme d'habitude son ami ne remarque rien, regarde partout, ne voit rien. Il doit finalement pointer du doigt le singe qui trône sur le bureau. « Un cadeau, un cadeau d'une fille ». Par de petites touches sans rien dévoiler de qui, de quand ou de comment, il lui apprend que la vie lui sourit à nouveau, que peut-être il passera quelques jours d'errance avec cette fille en Bretagne. Tout en le lui apprenant, le doute le tracasse. « Je suis une pute, une pute de l'amour. Un misérable opportuniste irresponsable, un faiblard se laissant glisser dès qu'il rencontre une pente. Je n'ai rien à offrir à cette fille, j'ai devant moi le mur de la retraite, je n'ai plus de plans et je lui tombe dessus comme la chape de la vieillesse. Fuck, je suis un enulé irrépessible, un lâche, un salaud égomaniaque sans scrupules. » Il péroré ainsi un temps avec un sourire grimaçant sur le visage. Son vieil ami essaie de le rassurer – il est toujours rassurant son ami, ne le juge que rarement en face –

l'encourage même à poursuivre. Puis ils passent à autre chose. Et puis il est seul. L'envie de lui écrire, d'écrire tout court, gonfle en lui comme elle ne l'avait pas fait depuis des mois. Le soir il lui écrit.

**Mail 16/07**

*Voilà. Il m'est envie [?] de t'écrire. Ça ne peut pas être une conversation car je ne peux pas m'abstraire vraiment de moi-même.*

*Aussi c'est de l'écriture. Elle prend tous les chemins qui lui sont ouverts, y cherche un contenu, trie, cherche la forme, se questionne sur la valeur de l'un comme de l'autre, l'intérêt, le message.*

*Pour ce qui te concerne, les messages qui passent le tamis du tri se réduisent à peu. Car que puis-je t'écrire sinon une longue histoire laquelle, dans le cas présent, nous siérait mieux si elle restait non dite ?*

*Que dis-tu de cette entourloupe qui se mord la queue, cette façon de « s'en sortir sans sortir » comme l'écrivait Ghérasim Luca ? [Il lui en avait parlé sur le palier de l'escalier de secours et elle s'était empressée d'en acheter un livre.]*

*Nous ne nous en sortons pas. Nous sommes à l'origine de tout autant que nous sommes. Skippers adroits ou malheureux, nous sommes à l'origine de l'océan comme du bateau. Nous sommes l'océan et le bateau et nous faisons le beau temps et la tempête. Avec plus ou moins de courage, avec plus ou moins de lâcheté. Lequel des deux me porte vers toi, je n'ose pas décider.*

*PS. En pensant à toi, les premiers trois paragraphes je les ai écrits à la main. J'en attache l'image. Ce n'est pas du papier.*

**Mail 17/07**

*Pour le moment – si plus se peut – nous devenons dans l'œil de l'autre le mythe que nous sommes, de plus en plus éthériques.*

*Tout petit, dans un conte, je suis tombé amoureux du 'palais de cristal'. Non pas comme Roméo et Juliette, on y arrivait. Je ne me rappelle plus ce qu'on y faisait.*



*Que pouvait-on y faire ? Alors, le palais de cristal se fait de plus en plus transparent, puis on ne voit que le ciel. Et jamais, quant à moi, je n'ai cessé de le présumer.*

\*

*Comme il n'y a pas de montagne à perte de vue, comme je n'habite pas les jours autrement qu'avant de te connaître, à savoir dans l'atmosphère des crépuscules solitaires suspendus dans l'été, comme tout ça et bien d'autres, je trouve cette correspondance vers la montagne imaginaire – de surcroît dans la Forêt Noire, celle des merveilleux Griwm – aussi féérique que le palais de cristal. Lequel s'en revient et se fond dans le ciel. Lequel, pour dire les choses, prend toute sorte de couleurs.*

Deux jours déjà qu'elle est restée silencieuse. Ses derniers textos laconiques l'ont inquiété, son silence réveille en lui la bête noire du doute ; juste un frémissement qu'il essaye d'ignorer mais qui s'agite insidieusement tout au fond des eaux profondes de ses échecs amoureux. Les collègues lui demandent quels sont ses plans de vacance. Il dit qu'il n'en a point, il ne sait pas, peut-être... Il se voit encore en Bretagne dans le mini-van Mercedes, Lilith à ses côtés – il aime bien les chiens et se dit qu'ils seront bons amis – mais il doute, elle ne lui en a plus jamais parlé. La pression de l'âme enflammée est toujours grande, sa lévitation teintée d'angoisse se poursuit.

#### ***Echanges texto 18/07***

*Violent orage ?*

\*

*Yes.*

\*

*Laconique. Toujours dans la montagne ?*

\*

*On the road.*

### **Echanges texto 19/07**

*I look at the monkey and don't know no more.*

\*

*Délectable, isn't it ?*

Son dernier texto le paralyse, l'écrase. Il n'en comprend pas le message, il essaie de l'interpréter de mille façons. A force, une brèche s'ouvre par laquelle le spectre de sa neuvième souffrance sort la tête, se met à jouer au cache-cache avec les réminiscences de la fille aux cheveux blond cendré, aux yeux verts en amande, aux lèvres pulpeuses, à la longue robe noire en plein été, aux deux grosses pivoines tatouées en-dessous de ses fesses aux sublimes rebonds. Que sait-il d'elle ? Lui a-t-elle dit tout ce qui peut les concerner ? Est-elle encore là, est-il encore dans ses pensées autrement que comme un spectre de lui-même dont les contours s'estompent pour qu'il ne devienne que ce qu'il a été, une brève aventure montée en graine et morte aussitôt ? Et si c'est le cas, pourquoi ne le lui dit-elle pas, que fait-elle pendant tout ce temps depuis qu'elle ne lui écrit plus ? Vagueront-ils par les chemins de la Bretagne avec Lilith dans le mini-van Mercedes ? Sa neuvième grande souffrance tapie depuis à peine quelques semaines dans l'obscurité du musée de toutes ses souffrance pousse vers la sortie, se libère par couches successives, veut émerger en pleine lumière, se mélange avec cette toute dernière tels des fluides de même consistance pour n'en faire qu'une, la souffrance majuscule qu'il a connue dès son enfance et qui n'a cessé de le submerger tant de fois depuis. Quand on le questionne à nouveau sur ses plans de vacance il répond comme avant, il n'en a pas, mais cette fois-ci il sait qu'il n'en a pas pour de vrai, il le sait mais ne veut pas y croire. Pourtant il y croit. Son mail suivant le rassure à nouveau.

### **Mails 20/07**

*Tes écrits me font du bien, ta façon d'extraire certaines pensées abstraites, impalpables, oniriques et leur donner sens tout en respectant une harmonie distinguée me transmet un authentique plaisir de t'écouter, et je suis flattée que ces mots me soient adressés. Je ne suis – à mon grand regret – pas adroite dans cette forme d'expression, que je trouve très proche d'une expressivité corporelle tel un regard, un geste, une caresse...dont je pense, pour celle-ci, être pourvue d'une certaine acuité.*

*Pour répondre à ta question, la musique que je t'ai adressée, était à mes côtés lors de parenthèses particulières. Intermédiaire à l'épanouissement sensoriel, non dans la tristesse mais la 'mélancolie', qui consolide certains souvenirs (pas qu'en mirage), en sublime d'autres (parfois grâce au dessin) ou me permet juste d'apprécier le moment présent, séduite par une certaine couleur. La plupart du temps cela m'aide à réfléchir sur certains savoirs que j'aurai pu engranger [pour] trouver des solutions. Je t'avoue en avoir un peu abusé depuis mon départ, mais je me suis simplement écoutée et j'en avais la possibilité, l'essentiel étant de réapparaître avec élan dans une clarté un peu moins ébranlée. Les copier-coller que je t'ai envoyés n'ont donc été que de bribes brutes de certaines pensées à ces moments-là et peut-être ne serai-je jamais capable de mieux. Mais à tes côtés.*

*La marche feutrée, les carnations de la nature, la tonalité du vent, les premières et dernières lueurs, le bonheur de voir Lilith – « celle qui dit non » – bienheureuse...ici aussi le non-dit est de rigueur.*

*Puis aujourd'hui, retour dans une réalité différente ; je suis actuellement chez un couple d'amis près de XX en XX, ils ont une cheminée, cinq chats et elle m'a un jour sauvé la vie, ce qui aide à garder des liens. J'espère que tu seras encore là lorsque je te retrouverai. La seule solution dont je suis certaine est que je suis partie trop vite. « S'en sortir sans sortir », je n'ai pas encore cette manière de penser.*

*Que signifiait ton dernier texto?*

*Je t'embrasse.*

\*

*Dans l'œil du singe je te vois, je ne te vois pas, je te vois, je ne te vois plus ; il s'amuse au cache-cache le macaque. Pour avoir connu si peu je m'accroche à peu.*

*Sans fioritures : ton mail a fait ma journée, peut-être même ma semaine. Comme je ne peux pas puiser dans un passé qui soit le nôtre, les silences prolongés suscitent le doute, voire la crainte. Pensant qu'une irruption de ma voix dans ton silence sera soit évitée, soit reçue avec gêne, je n'appelle pas. Je ne sais pas pourquoi il faut nous limiter aux mots écrits mais je le fais parce que c'est*

*ton souhait. C'est peut-être une bonne chose : elle fait monter la tension (la mienne tout au moins) et en même temps un besoin de la dissiper.*

*Je viens de regarder des images [du coin où tu es] ; je me demande pourquoi tu auras encore besoin de vacances en Bretagne (ça tient toujours ?) vu les collines verdoyantes, les chalets, les petites routes perdues, les lacs, etc. [qui t'entourent.]*

*Voici donc mon job ces temps-ci : garder autant que possible la mémoire de toi, visage, corps (j'en ai vu si peu), tatouages (ceci est facile), sourire (peu fréquent), toucher, voix... C'est une petite mémoire qui gonfle tout en se diluant sous la poussée des jours. Le besoin de la troquer pour de la chair et [de l']os croit en proportion.*

*As-tu eu l'entretien [dont tu me parlais] ? As-tu fait les deux (?) tatouages prévus ? Sais-tu plus sur ce que sera ton année qui vient ? Es-tu « réapparue avec élan dans une clarté un peu moins ébranlée » ? Pourquoi est Lilith « celle qui dit non » ?*

*Tes textes sont de la nuit. Le mien aujourd'hui est du jour. A deux pas, la salle de réunion où je t'ai rencontrée est aussi vide que le cosmos.*

*Je nous vois nous embrasser.*

*[Plus tard]*

*Puisque nous ne nous parlons pas, tu me donnes la boulimie de t'écrire. Je pars sans savoir où je vais, ce qui est souvent le cas, mais en sachant que tu es quelque part dans la clairière. Si ce n'est pas dans la clairière, alors tu es dans la forêt. Et si tu n'y es plus, je sais que tu es quelque part, que tous les chemins mènent à Rome et que Rome n'est que le but du voyage où qu'il mène. Cela étant dit, mon voyage est pour le moment immobile ce qui n'avantage pas les muscles ni les poumons. Le paysage se résume à ce que j'ai retenu de toi, aussi je le comble de traits étirés avec un pinceau gorgé d'une peinture qui a la couleur de ma vie.*

*Mais il reste tout autant de plages vierges dans mon paysage. Surement, j'ai mis une couche préparatoire sur la toile. Elle est claire, presque blonde. Ce sont donc de larges taches claires presque blondes. Terrae incognitae.*

*Je lis en ce moment un gros livre, « Les amazoniques » (de Boris Dokman) qui se passe pour la plupart, comme le titre l'indique, dans la forêt amazonienne. J'ai lu pas mal de livres qui situent leur décor dans la jungle sud-américaine. Sur ce qu'elle est, comment on s'y sent, la chaleur humide, la*

*pourriture, les insectes, les maladies, la cruauté, les blessures qui pourrissent, les esclaves torturés, les orchidées, les terrae incognitae.*

*Elles n'ont rien à voir avec celles d'où tu surgiras. Peu à peu. Sur fond clair, presque blond.*

**Mail 21/07**

*Je ne sais pas ce que tu en tires sur moi en me lisant mais je pense qu'il y a matière à deviner des traits, à concevoir des hypothèses. Ce que mon expérience m'a appris est que, en me fréquentant et/ou en me lisant, les gens (mais je pense surtout aux femmes) découvrent la face éclairée de la lune. Comme de bien entendu (sans quoi les relations – toujours avec les femmes – ne se prolongeraient point), les premières et les deuxièmes impressions sont positives, voire enchanteresses. L'expérience m'apprend que ceci change avec le temps ; typiquement, la face cachée de la lune, qui leur semble se dévoiler souvent brutalement, leur semble glaçante, paralysante. À mon sens, la raison première de cette tournure a toujours été le déséquilibre des forces lequel, dans mon histoire, a été chaque fois une donnée initiale. Je ne me réfère pas à la Force majuscule. Dans mon histoire la Force majuscule a toujours été du côté de la femme. Je parle d'une force bien moins fondamentale, celle du savoir qui alimente le discours. Depuis ma colline ou sommet de vague je n'ai jamais su faire en sorte que l'égalité soit. Je le pense, l'égalité n'est que la réalité d'une relation dont aucune partie ne se raconte des histoires et chacune reconnaît avec grâce l'orée de son ignorance. Le président et l'ouvrier sont égaux l'un vis-à-vis de l'autre dans le sens où ils le seraient tout nus dans la jungle selon leurs capacités à survivre ensemble. Bref, ça n'a pas marché.*

*L'égalité c'est important mais elle n'est qu'un des noyaux névralgiques dans l'océan primordial des sensations, affects et sentiments où les courants vastes et puissants ou [les] mineurs [passages] en grand nombre vont leurs chemins à toutes les profondeurs. Nous les connaissons ces courants. Ils ne sont qu'en partie mystérieux. Après tout ce sont des chemins que nous prenons depuis l'enfance.*

*Je bavarde.*

Deux jours passent sans qu'elle ne lui fasse aucun signe. Ses journées sont identiques à elles-mêmes et à celles d'avant l'avoir connue mais elles lui pèsent moins maintenant qu'elle existe, que son univers s'est ouvert sur un nouvel futur possible, ne le fût-il que pour peu de temps. Il pense sans cesse à ce 'peu de temps' mais en même temps il place sa limite dans une nébuleuse obscure vers laquelle il se dirige sans doute mais que sa double pensée fait apparaître et disparaître au gré de ses

états d'âme vacillants. Pour le moment, son envie de lui écrire se confondant avec celle d'écrire tout court lui donne un nouveau souffle lequel reste malgré tout à la merci des signes qu'elle a cessé de lui envoyer, il lui semble, depuis un temps indéfini.

**Mail 23/07**

**Figuratif**

*Le silence est d'or, dit le juge, mais le tribunal n'a pas de quoi payer. Il vous faut vendre ailleurs ou alors mettez-le chez ma tante. On vous en fera bon prix.*

*Je peux vous peindre un tableau, dit le suspect.*

*Il nous faut un tableau figuratif. Et il faut qu'il représente le cas qui nous occupe.*

*Pour ce qui est du cas qui vous occupe, je le peux. Mais figuratif, je ne peux pas.*

*En fait, le prix nous importe que s'il est en mots et en phrases qui éclairent votre cas. D'ici là je vous souhaite bon retour dans votre cachot.*

*L'individu tourne et se dirige vers la porte un sbire de chaque côté. Puis se dédit et parle :*

*De tous les points de vue je ne suis qu'un individu. Je ne comprends pas pourquoi vous me faites jouer le rôle du suspect. Pourquoi ne le seriez-vous pas vous-même, votre excellence ?*

*Judicieuse question, dit le juge en prenant du temps pour réfléchir. Parce que vous êtes ce que vous auriez pu ne pas être, dit-il enfin en rougissant un peu, peut-être.*

*Voici mon tableau, dit l'individu en le faisant paraître d'on ne sait où, comme un magicien.*

*Mais c'est un singe qui me regarde, s'exclame le juge. Il est tout à fait figuratif. Qu'est-ce que cela veut dire ?*

*Ce qui nous sépare, votre excellence. C'est un tableau parfaitement non-figuratif. Vous y voyez un singe (entre parenthèses, c'est un chimpanzé) alors que – regardez bien les noirs et les blancs et les gris – il est ce que vous auriez pu ne pas être.*

*Le juge reste un moment dubitatif, regarde à nouveau le tableau, ferme un œil, puis l'autre. C'est vrai, dit-il, les noirs, les blancs et les gris, et les plis et les courbes et puis même ce regard rabbinique de macaque ou quoi, de femme battue, oui, oui, tout-à-fait non-figuratif. Sbires, rugit-il, laissez-le partir.*

*Le suspect reprend son chemin vers la porte, s'arrête, se retourne : Votre excellence, vous ne vous êtes même pas aperçu que je suis une femme.*

Il fait toujours chaud. Ce troisième jour de silence son bateau commence à chavirer. Il n'est plus sûr de rien, son rêve a pris la teinte grise de la solitude par des jours pluvieux de novembre. Il travaille à peine, revient solitaire dans son appartement imprégné de souvenirs, allume aussitôt la radio qui passe des infos en boucle, jette un regard au singe qui le regarde, dine frugalement souvent debout, se met au lit de bonne heure et se gave de films série B ou C sur YouTube jusque tard dans la nuit, après quoi il éteint la lumière, allume la radio dans le noir pour écouter les dernières nouvelles, passe ensuite sur Radio Classique et s'endort sur fond de Bach ou autre. Il n'éteint la radio qu'en se réveillant vers cinq heures du matin pour aller pisser. Comme souvent les textos qu'elle lui envoie sont écrits vers ces heures-là, il regarde son portable au cas où. Silence. Elle a disparu.

**Texte 23/07**

*Même pas un signe ?*

Six jours de chaleur, six jours de silence. Il ne travaille presque plus. Il lui arrive de sortir – parce qu'il s'y force – assister à un spectacle que la ville offre gracieusement aux peu de citoyens qui ne prennent pas des vacances ou qui les ont déjà prises ou qui les prendront plus tard, cherche des visages qui pourraient l'aider à chasser le marasme, n'en voit aucun, s'arrête sans conviction dans un bar où il fait trainer un pastis tout en guettant les gens sur place et ceux qui passent – les femmes surtout, leurs talons, leurs chevilles, leurs mollets fusiformes –, reprend le métro et se retrouve à nouveau devant un réfrigérateur presque vide à écouter les nouvelles du jour et l'émission qui s'ensuit où des journalistes, politiciens ou hommes et femmes des lettres les commentent avec ardeur et conviction, après quoi il replonge dans les films de série B ou C jusqu'à ce que ses yeux piquent. Le vide le happe dès qu'il éteint son iPad, mais le sommeil le secourt. Sa capacité de s'endormir ne lui fait pas encore défaut.

**Texto 26/07**

*Si tu as disparu, dis-le-moi.*

**Echanges texto 27/07**

*Je ne suis qu'une vile correspondante, je suis incapable de me soumettre à la ritualisation épistolaire particulièrement lorsqu'elle est informatisée. Ne prends pas ça comme un manque de respect, plutôt une maladresse. Si tu as des attentes particulières, alors oui, en quelque sorte j'ai disparu. Peut-être que tu comprends mieux maintenant la signification de l'accessoire esthétique qui orne mes membres inférieurs.*

\*

*Très bien. Je veux toutefois savoir si l'on se voit début août. Et non, je ne comprends pas la signification de l'accessoire esthétique qui orne tes membres inférieurs.*

\*

*Merci pour ta franchise, alors je t'expliquerai le lien. Pour août je ne peux te dire pour le moment, ce qui est sûr c'est que je passe par ta ville à un moment sur ma route.*

Les deux derniers texto l'ont anéanti. Il ne comprend plus rien, il ne sait plus rien. Ce qui lui arrive n'a pas de précédent. Sa vaste expérience amoureuse ne lui enseigne rien, il n'y trouve rien de comparable, aucun embrasement aussi violent débouchant tout aussi violemment et sans crier gare dans le néant. Il s'abstient de lui écrire parce que son silence à elle l'invite à se taire. Son envie d'écrire a tari. Sans elle au bout du chemin il n'a plus rien à dire. Il ne se rappelle plus que très vaguement son visage, de son corps il ne retient que ses petits seins et la courbe magique de ses fesses, il n'a plus aucun souvenir de sa voix. Il sait maintenant qu'à aucun moment il n'a même pas égratigné la surface de ce qu'elle est. La mécanique du monde lui est devenue soudain plus mystérieuse que jamais. La surprise est totale. Il est misérablement seul dans la vastitude de l'été.



**Texte 30/07**

*Une pensée.*

**Dernier texte 2/08**

*Je n'aurai rien compris.*

Il ne percera jamais le mystère des deux pivoines.

*FIN*

Andrei Gorea

Les textes en *italiques* décalés à droite ne sont pas de l'auteur

1-21 août 2015, Paris – Chamrey/Chateauneuf Val de Bargis – Paris